

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 2

Artikel: Le veilleur de nuit
Autor: Welschinger, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253675>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

* * POUR LA FAMILLE * *



PARAISANT



A PORRENTRUY



N° 2

Supplément du Dimanche 10 Janvier

1904

LE VEILLEUR DE NUIT

(Suite)

— Oui! oui!... Ah! Jérôme, prends garde ce soir, prends garde à toi!

— Pourquoi ces craintes?

— J'ai peur qu'il ne t'arrive quelque chose...

— Quoi donc?

— Je ne sais pourquoi, il m'est venu tout à coup l'idée que cette nuit il se passerait quelque chose d'étrange pour toi, pour nous... Oh! s'il allait t'arriver malheur!

— Quelle folie!

— Reste avec moi, Jérôme! C'est grande fête, et nul ne s'apercevra de ton absence.

— Il y aura, au contraire, tout porte à le croire, des ivrognes et des voleurs dans les rues...

— C'est justement pour cela que je te prie de rester.

— Ah! je t'en prie, moi aussi, laisse-moi faire mon devoir! Que dirait le stadtmeister s'il apprenait que je me suis dérobé à mon service? Va, ressure-toi. Il n'y aura rien, et je reviendrai avec un appétit féroce... Tâche de le bien satisfaire, et embrasse-moi!

Et le brouillard descendait comme une fumée épaisse, et la neige tombait toujours. Les tons violets et gris du ciel étaient devenus tout noirs; la vive clarté de la neige qui tranchait sur l'ardoise des toits s'effaçait peu à peu dans les brumes du crépuscule. Les lueurs des lampes dans les maisons voisines laissaient filtrer çà et là quelques rayons d'or, puis les volets se fermaient. Dans le silence qui envahissait les rues et les ruelles, on entendait la marche rapide des derniers passants, quelques cris de gamins attardés, l'abolement d'un chien plaintif, puis plus rien.

* * *

Le gai carillon du Munster s'est tu. La messe de Noël est dite. Les fidèles sont rentrés rapidement dans leurs demeures. Il est une heure du matin. Jérôme Vogler a mis son vieux et chaud manteau, ses larges bottes et son bonnet de loutre, pris sa pi-

que, sa lanterne et son cornet. Il dit un joyeux « au revoir » à Kettelé, qui le supplie d'abréger sa tournée et sort. Au détour de la Spiessgasse, le vent éteint sa lanterne. Il la rallume à grand'peine, puis commence à inspecter, suivant son habitude, les rues, les ruelles, es impasses des deux quartiers qui lui sont assignés. La neige a cessé de tomber, mais il fait un froid qui pince les doigts. « Chien de temps! » gronde Jérôme, qui presse sa marche. Tout est désert. Mais, par moments, de quelques maisons sortent de joyeuses rumeurs. Par la fente de volets mal clos, Jérôme aperçoit de brillantes lumières et entend des chansons et des rires enfantins « Ils s'amusent, ceux-là! » dit le pauvre veilleur avec un soupir d'envie. Il longe alors le château de l'évêque, passe le Schinderbrucke, suit le quai Saint-Nicolas jusqu'aux Ponts-Couverts. Là, aux coups de deux heures tombés de la cloche du Dôme, et après la sonnerie du guettement de la plate-forme, il tire un son bruyant de son cornet et se met à chanter de sa belle voix, sous un balcon, le premier couplet de la chanson accoutumée:

Ecoutez le veilleur de nuit,
Car la cloche a sonné deux heures;
Rentrez chacun dans vos demeures,
Fermez les portes, et sans bruit!
Vous dont l'âme pure est tranquille,
Priez Dieu, puis endormez-vous!
L'œil du Ciel s'ouvre sur la ville,
Méchants, redoutez son courroux!

Alors, les nuages, emportés par un vent violent, disparaissent et les étoiles brillent d'un éclat d'acier.

« Ce sont les yeux du ciel qui me regardent, car je n'ai vu jusqu'ici personne! » murmure Jérôme. Mais, au même instant, la porte d'une taverne s'ouvre brusquement, et deux ivrognes chassés par l'hôtesse sortent en criant. Jérôme les invite à faire silence. Mais les braillards, que le petit vin de Volxheim a mis en

— 10 —

belle humeur, chantent à tue-tête les vieilles chansons du pays. « Taisez-vous! répète Jérôme. Allez cuver votre vin à la maison! Allez! allez! — Tra la de ra la la! répondent les buveurs. — Voulez-vous vous taire! — *Feleteri, Feletera! Liron fa liri! Laï, laï dridei! Juhe! Juhe!* » Le veilleur furieux veut se jeter sur eux, glisse et s'étale tout de son long sur la neige, s'en vont en dodelinant et en chantant ce refrain ironique: « *Vogler, lauf, lauf, lauf!* Vogler, cours, cours, pendant que les coquins rient à gorge déployée et cours! » Puis ils disparaissent dans une ruelle sombre en criant ironiquement: *Wachter, gute Nacht!*

Le pauvre veilleur se relève avec peine, car la neige est dure et polie comme de la glace. « Est-ce là, dit-il, le malheur que Kettelé redoutait pour moi? Dieu merci, je n'ai rien de casé, et ma lanterne, cette fois, ne s'est pas éteinte. » Puis il reprend sa marche, espérant qu'il rentrera chez lui sans nouvelle aventure. Mais près de la Weinmarktgasse, il aperçoit tout à coup un malandrin, qui, avec une pince de fer, essayait d'ouvrir les vantaux d'une boutique. « Tu payeras pour les autres! » crie-t-il d'une voix tonnante, et il fond sur lui, la pique en main. Le voleur épouvanté jette sa pince et s'enfuit, pendant que Jérôme répète un vers de sa chanson: « Sauve-toi! le juge céleste te voit! »

Le froid redouble. Jérôme marche à grands pas et revient par la Judengasse vers le Domplatz. Là, dans un profond silence, il entend nettement une faible plainte. Il avance, il écoute. Il dirige le feu de sa lanterne vers l'endroit d'où partent les gémissements et aperçoit sous le portail Saint-Laurent une forme blanche. Il fait quelques pas encore et voit un pauvre petit marmot abandonné là, qui crie de toutes ses forces. A ce moment, la cloche se met à sonner trois heures. Jérôme, fidèle à sa mission, saisit son cornet, puis chante le dernier couplet du veilleur:

La cloche a sonné les trois heures,
Ecoutez le veilleur de nuit!
Que la paix règne en vos demeures,
Car déjà le sommeil s'enfuit!
O vous qui, dès les feux du jour,
Allez retourner à l'ouvrage,
Priez Dieu, reprenez courage...
A qui l'invoque il n'est point sourd!

Puis il ramasse l'enfant pauvrement enveloppé de langes, le recouvre d'un pan de son manteau et revient hâtivement au logis en se disant: « C'est à moi de rendre grâce à Dieu et de reprendre courage! » Arrivé à sa porte, il frappe de petits coups. Kettelé se précipite à sa rencontre et ouvre. La chambre est toute chaude. La table est préparée. L'oie fume dans un grand plat. Les *Knackwurstchen* répandent un parfum enivrant. Les beignets chantent dans la poêle. Un vieux Riquewihr doré pétille dans les verres.

— Donne-moi ton manteau! Ote ton bonnet! Débarrasse-toi de ta lanterne et de ta pique! Mon pauvre homme, que tu dois avoir froid! Viens vite auprès du feu!... Il ne t'est arrivé aucun mal?... Mais que portes-tu là? Aurais-tu fait quelque découverte?

— Bien belle, en effet!
— Qu'est-ce donc, ô mon Dieu?
— Prends-moi ça!

Et dans les bras de Kettelé stupéfaite et ravie, Jérôme dépose le petit, qui, réveillé tout à coup, car il s'était rendormi sous la chaude draperie, jette des cris perçants.

— Mais qu'est-ce que cela veut dire, Jésus-Maria!

— Eh! mon amie, c'est ton cadeau de Noël... Ne vois-tu pas que tes prières ont été entendues?

— Comment cela?

— N'as-tu pas deviné?... Tu voulais un enfant. C'est un fils que je t'apporte. Ecoute-moi ces beaux cris! c'est un vrai garçon! Nous l'appellerons Friedrich, n'est-ce pas?

— Où donc l'as-tu trouvé?

— Abandonné, le pauvret, sous le portail Saint-Laurent, au pied du Munster. Ah! c'est le ciel qui nous l'envoie!

— Mon Dieu! qu'il est joli! Oh! n'aie pas peur, Friedrich, cher amour, cher trésor, j'aurai bien soin de toi! »

Et Kettelé l'embrasse, le réchauffe, lui fait boire du lait tiède, le caresse, le dorlotte comme une vraie mère, pendant que le bon veilleur de nuit, oubliant le festin qui l'attend, la regarde, les mains jointes, et sourit à sa joie.

— C'est le moment, dit-il après un silence, de chanter ce couplet de notre vieux noël alsacien: *Dormi, fili, dormi!*

Dors, mon petit enfant,
Dors, mon trésor charmant,
Ainsi chante la mère.
Dors, mon cher petit cœur,
Mon unique bonheur!
Ainsi chante le père.

Et Jérôme de sa douce voix chantait, et Kettelé de sa douce main berçait...

C'est ainsi qu'au bon vieux temps finit la nuit de Noël pour Kettelé et pour son mari, le veilleur de nuit.

Henri WELSCHINGER.

LES VIEUX BRAVES

Deux types de vieux braves, en effet, et dont le portrait fait le plus grand honneur à l'habile pinceau de M. Jules Monge.

L'un d'eux est prêt à se mettre en marche, les mains derrière le dos, sans doute pour apaiser, par quelques minutes d'exercice, de récalcitrantes douleurs, les campagnes de guerre en rapportant, hélas! plus souvent que des grades ou des décorations.

A ce dernier point de vue, il ne me semble pas trop à plaindre, car sa poitrine est brillamment constellée, et le vaillant soldat doit sentir son cœur battre la charge avec orgueil quand il abaisse un regard humide sur ces glorieux témoignages de sa belle conduite.

Son camarade, un journal à la main, paraît s'intéresser vivement à la lecture dans laquelle il est attentivement plongé.

Serait-ce un fervent de la politique?

En ce cas, je le plaindrais, car s'il faut s'en occuper assez pour faire voir qu'on aime son pays, du moins n'en faut-il pas abuser.

S'y intéresserait-il à quelque nouvelle question militaire? à quelque victoire remportée aux colonies par ses jeunes frères d'armes?

Cela cadrerait mieux avec l'idée qu'il s'est faite de la vie, carrière de soldat suivie avec honneur, car au-dessus de son journal apparaissent quelques ru-